Teil I.

Französische Gedichte.

Le Petit Pierre.

Je suis le petit Pierre
Du faubourg Saint-Marceau,
Messager ordinaire,
Facteur et porteur d'eau;
J'ai plus d'une ressource
Pour faire mon chemin;
Je n'emplis pas ma bourse,
Mais je gagne mon pain.

Je n'ai ni bois ni terre,
Ni chevaux ni laquais;
Petit propriétaire,
Mon fonds est deux crochets.
Je prends comme il arrive
L'ivraie et le bon grain.
Dieu veut que chacun vive,
Et je gagne mon pain

Contre un bel édifice
J'ai placé mon comptoir;
Là, sans parler au suisse,
On peut toujours me voir.
Pour n'oublier personne
Je me lève matin,
Et la journée est bonne
Quand je gagne mon pain.

Comme le disait Blaise,
Feu Blaise mon parrain,
On est toujours à l'aise
Lorque l'on n'a pas faim.
Dans les jours de misère
Je m'adresse au voisin;
Il a pitié de Pierre,
Et je trouve mon pain

Boucher de Perthes.

Le corbeau et le renard.

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage:
„Hé! bonjour, monsieur du corbeau,
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ce bois."
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie,
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit: „Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute:
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute."
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

La Fontaine.

La cigale et la fourmi.

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue:
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi, sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle:
„Je vous paîrai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal."
La fourmi n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut.
„Que faisiez-vous au temps chaud?"

Dit-elle à cette emprunteuse.
— „Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise."
— „Vous chantiez! J'en suis fort aise.
5 Eh bien! dansez maintenant.

La Fontaine.

Noël.

Le ciel est noir, la terre est blanche;
— Cloches, carillonez gaîment! —
Jésus est né, la Vierge penche
Sur lui son visage charmant.

10 Pas de courtines festonnées
Pour préserver l'enfant du froid;
Rien que les toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche,
15 Ce cher petit enfant Jésus,
Et pour l'échauffer dans sa crèche
L'âne et le boeuf soufflent dessus.

La neige au chaume coud ses franges,
Mais sur le toit s'ouvre le ciel
20 Et, tout en blanc, le choeur des anges
Chante aux bergers: „Noël! Noël!"

Théophile Gautier.

La Bible.

Mes deux frères et moi, nous étions tout enfants.
Notre mère disait: „Jouez, mais je défends
Qu'on marche dans les fleurs et qu'on monte aux échelles."

25 Abel était l'aîné, j'étais le plus petit.
Nous mangions notre pain de si bon appétit,
Que les femmes riaient quand nous passions près d'elles.

Nous montions, pour jouer, au grenier du couvent.*)
Et là, tout en jouant, nous regardions souvent,
Sur le haut d'une armoire, un livre inaccessible.

*) La mère du poète habitait l'ancien couvent des Feuillantines, à Paris, vers 1814.

Nous grimpâmes un jour jusqu'à ce livre noir;
Je ne sais pas comment nous fîmes pour l'avoir,
Mais je me souviens bien que c'était une Bible.

Ce vieux livre sentait une odeur d'encensoir.
Nous allâmes, ravis, dans un coin nous asseoir;
Des estampes partout! quel bonheur! quel délire!

Nous l'ouvrîmes alors tout grand sur nos genoux;
Et, dès le premier mot, il nous parut si doux
Qu'oubliant de jouer, nous nous mîmes à lire.

Nous lûmes tous les trois ainsi tout le matin,
Joseph, Ruth et Booz, le bon Samaritain,
Et, toujours plus charmés, le soir nous le relûmes.

Tels des enfants, s'ils ont pris un oiseau des cieux,
S'appellent en riant et s'étonnent, joyeux,
De sentir dans leur main la douceur de ses plumes.

Victor Hugo.

Après la bataille.

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait: „A boire, à boire, par pitié!"
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit: „Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé."
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignit encore,
Et vise au front mon père en criant „Caramba!"

Le coup passa si près que le chapean tomba
Et que le cheval fil un écart en arrière.
„Donne-lui tout de même à boire“, dit mon père.

Victor Hugo.

Donnez.

5 Donnez, riches! L'aumône est soeur de la prière.
Hélas! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
10 La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit,
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
15 Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! il vient un jour où la terre nous laisse:
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez! afin qu'on dise: „Il a pitié de nous!“
20 Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes
Au seuil de vos palais fixe un oeil moins jaloux!

Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
25 Pour que votre foyer soit calme et fraternel.
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

Victor Hugo.

Le nid de fauvette.

Je le tiens ce nid de fauvette!
30 Ils sont deux, trois, quatre petits!
Depuis si longtemps je vous guette;
Pauvres oiseaux, vous voilà pris!

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous; oh, c'est en vain:
Vous n'avez pas encore d'ailes;
Comment vous sauver de ma main?

Mais, quoi? n'entends-je point leur mère
Qui pousse des cris douloureux?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père
Qui vient voltiger auprès d'eux.

Ah! pourrais-je causer leur peine,
Moi qui, l'été, dans les vallons,
Venais m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons?

Hélas! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants!
Non, non, que rien ne vous sépare;
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur, dans le bocage,
A voltiger auprès de vous;
Qu'ils écoutent votre ramage
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans les vallons
Dormir quelquefois sous un chêne,
Au bruit de leurs jeunes chansons.

Berquin.

Un trait de Louis XII.

Pour aujourd'hui, je vais d'un de nos meilleurs rois,
De Louis douze, ici, vous conter une histoire,
De ce „Père du peuple“ on chérit la mémoire:
La bonté sur les coeurs ne perd jamais ses droits.
Il sut qu'un grand seigneur, peut-être une Excellence,

De battre un laboureur avait eu l'insolence.
Il mande le coupable et, sans rien témoigner,
Dans son palais, un jour, le retient à dîner.
Par un ordre secret, que le monarque explique,
5 On sert à ce seigneur un repas magnifique,
Tout ce que de meilleur on peut imaginer,
Hors du pain, que le roi défend de lui donner.
Il s'étonne; il ne peut concevoir ce mystère.
Le roi passe et lui dit: „Vous a-t-on fait grand'chère?
10 — On m'a bien servi, sire, un superbe festin;
Mais je n'ai point dîné; pour vivre, il faut du pain.
— Allez, répond Louis, avec un front sévère,
Comprenez la leçon que j'ai voulu vous faire;
Puisqu'il vous faut, Monsieur, du pain pour vous nourrir,
15 Songez à bien traiter ceux qui le font venir."

Andrieux.

La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le boeuf.

Une grenouille vit un boeuf
Qni lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un oeuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
20 Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant: Regardez bien, ma soeur,
Est-ce assez? dites-moi, n'y suis-je point encore?
— Nenni. — M'y voici donc? — Point du tout. —
M'y voilà?
— Vous n'en approchez point. La chétive pécore
25 S'enfla si bien qu'elle creva.
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages:
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs;
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

La Fontaine.

Le laboureur et ses enfants.

30 *Travaillez, prenez de la peine:*
C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine

Fit venir ses enfants. leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents:
Un trésor est caché dedans.
5 Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver; vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août:
Creusez, fouillez, bêchez; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
10 Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
15 Que le travail est un trésor.

La Fontaine.

Les Hirondelles.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait: Je vous revois encore,
Oiseaux, ennemis des hivers.
20 Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France:
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans je vous conjure
25 De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
30 Vous avez vu notre chaumine:
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour;
Là, d'une mère infortunée,
35 Vouz avez dû plaindre l'amour.

Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas;
Elle écoute, et puis elle pleure;
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma soeur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maître,
De ma soeur il trouble l'hymen.
Pour moi, plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

Béranger.

A un ami.

Dans mes jours de malheur, Alfred, seul entre mille,
Tu m'es resté fidèle où tant d'autres m'ont fui,
Le bonheur m'a prêté plus d'un lien fragile,
Mai c'est l'adversité qui m'a fait un ami.

C'est ainsi que les fleurs sur les coteaux fertiles
Etalent au soleil leur vulgaire trésor;
Mais c'est au sein des nuits, sous des rochers stériles,
Que fouille le mineur qui cherche un rayon d'or.

C'est ainsi que les mers, calmes et sans orages,
Peuvent d'un flot d'azur bercer le voyageur,
Mais c'est le vent du nord, c'est le vent des naufrages
Qui jette sur la rive une perle au pêcheur.

Maintenant dieu me garde! Où vais-je! Eh! que m'importe?
Quels que soient mes destins, je dis comme Byron:
„L'Océan peut gronder, il faudra qu'il me porte.“
Si mon coursier s'abat, j'y mettrai l'éperon.

Mais du moins j'aurai pu, frère, quoi qu'il m'arrive,
De mon cachet de deuil sceller notre amitié,
Et, que demain je meure ou que demain je vive,
Pendant que mon coeur bat, t'en donner la moitie!

Alfred de Musset.

Dieu et la nature.

O toi que nul n'a pu connaître,
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi; toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir!

Dès que l'homme lève la tête,
Il croit t'entrevoir dans les cieux,
La création, sa conquête,
N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

Dès qu'il redescend en lui-même,
Il t'y trouve, tu vis en lui.
S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
C'est son Dieu qui le veut ainsi.

De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition
Est de prouver ton existence
Et de faire épeler ton nom.

Le dernier des fils de la terre
Te rend grâces du fond du coeur,
Dès qu'il se mêle à sa misère
Une apparence de bonheur.

Le monde entier te glorifie;
L'oiseau te chante sur son nid;
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

Tu n'as rien fait qu'on ne l'admire;
Rien de toi n'est perdu pour nous;
Tout prie, et tu ne peux sourire,
Que nous ne tombions à genoux.

Alfred de Musset.

Adieux de Marie Stuart.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage,
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France, etc.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Ecossais:
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France, etc.

L'amour, la gloire, le génie
Ont trop enivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible
Doit livrer mon coeur à l'effroi:
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France, etc.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux:
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

Béranger.

A ma fille.

Tout enfant, tu dormais, près de moi, rose et fraîche
Comme un petit Jésus assoupi dans sa crèche;
Ton pur sommeil était si calme et si charmant
Que tu n'entendais pas l'oiseau chanter dans l'ombre;
Moi, pensif, j'aspirais toute la douceur sombre
Du mystérieux firmament.

Et j'écoutais voler sur ta tête les anges;
Et je te regardais dormir; et sur tes langes
J'effeuillais des jasmins et des oeillets sans bruit;
Et je priais, veillant sur tes paupières closes;
Et mes yeux se mouillaient de pleurs, songeant aux choses
Qui nous attendent dans la nuit.

Un jour, mon tour viendra de dormir; et ma couche,
Faite d'ombre, sera si morne et si farouche
Que je n'entendrai pas non plus chanter l'oiseau;
Et la nuit sera noire; alors, ô ma colombe,
Larmes, prière et fleurs, tu rendras à ma tombe
Ce que j'ai fait pour ton berceau.

Victor Hugo.

Le montagnard émigré.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma soeur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France!
5 O mon pays, sois mes amours
Toujours!

Te souvient-il que notre mère
Au foyer de notre chaumière
Nous pressait sur son sein joyeux,
10 Ma chère!
Et nous baisions ses blonds cheveux
Tous deux.

Ma soeur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
15 Et de cette tant vieille tour
Du Maure
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille
20 Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau?

25 Te souvient-il de cette amie
Douce compagne de ma vie?
Dans les bois, en cueillant la fleur
Jolie
Hélène appuyait sur mon coeur
30 Son coeur.

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine:
35 Mon pays sera mes amours
Toujonrs!

Chateaubriand.

Le chêne et le roseau.

Le chêne un jour dit au roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la nature:
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon; tout me semble Zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir:
Je vous défendrais de l'orage;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci;
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables:
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. „Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie,
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

La Fontaine.

Le héron.

Un jour sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou:
Il cotoyait une rivière.

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;
Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit:
5 Tous approchaient du bord; l'oiseau n'avait qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit;
Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
Après quelques moments, l'appétit vint: l'oiseau,
10 S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace.
15 „Moi, des tanches? dit-il; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère? Et pour qui me prend-on?"
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
„Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron!
J'ouvrirais pour si peu le bec! aux dieux ne plaise!"
20 Il l'ouvrit pour bien moins; tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit; il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

La Fontaine.

Christ mort.

Et maintenant la tâche est faite, il faut mourir.
25 Et vers la neuvième heure, avec un long soupir,
Le Rédempteur baissa la tête et rendit l'âme,
Et le ciel s'empourpra d'une sanglante flamme;
On entendit des cris et des plaintes sans nom;
Un grand vent accourut des bords de l'horizon,
30 Et semblables aux mâts sur les flots blancs d'écume,
Courba les monts lointains oscillant dans la brume;
Et le voile du Temple en deux parts éclata;
Et la terre entr'ouvrit son sein et palpita;
Et, surgissant du fond des anciens ossuaires,
35 Les morts, à pas muets, marchaient dans leurs suaires,
Et, comme un marbre noir sur la tombe jeté,
La nuit enveloppa le monde épauvanté!

Le peuple, amoncelé sur les pentes fatales,
Mêlait ses cris d'horreur aux bruits sourds des r..fales,
Et le Romain, fuyant de ce sinistre lieu,
Cria: Malheur à nous: cet homme était un Dieu!

Leconte de Lisle.

Soleil Couchant.

Les ajoncs éclatants, parure de granit,
Dorent l'âpre sommet que le couchant allume;
Au loin, brillante encor par sa barre d'écume,
La mer sans fin commence où la terre finit.

A mes pieds c'est la nuit, le silence Le nid
Se tait, l'homme est rentrè sous le chaume qui fume;
Seul l'Angélus du soir, ébranlé dans la brume,
A la vaste rumeur de l'Océan s'unit.

Alors, comme du fond d'un abîme, des traînes,
Des landes, des ravins, montent des voix lointaines.
De pâtres attardés ramenant le bétail.

L'horizon tout entier s'enveloppe dans l'ombre,
Et le soleil mourant, sur un ciel riche et sombre,
Ferme les branches d'or de son rouge éventail

Hérédia.

Maris Stella.

Sous les coiffes de lin, toutes, croisant leurs bras
Vêtus de laine rude ou de mince percale,
Les femmes, à genoux sur le roc de la cale,
Regardent l'Océan blanchir l'île de Batz.

Les hommes, pères, fils, amants, là-bas,
Avec ceux de Paimpol, d'Audierne et de Cancale.
Vers le Nord, sont partis pour la lointaine escale.
Que de hardis pêcheurs qui ne reviendront pas!

Par-dessus la rumeur de la mer et des côtes
Le chant plaintif s'élève, invoquant à voix hautes
L'Etoile sainte, espoir des marins en péril;

Et l'Angélus, courbant tous ces fronts noirs de hâle,
Des clochers de Roscoff à ceux de Sybiril
S'envole, tinte et meurt dans le ciel rose et pâle.

Hérédia.

La Poésie.

Chasser tout souvenir et fixer la pensée;
5 Sur un bel axe d'or la tenir balancée,
Incertaine, inquiète, immobile pourtant;
Eterniser peut-être un rêve d'un instant;
Aimer le vrai, le beau, chercher leur harmonie;
Ecouter dans son coeur l'écho de son génie;
10 Chanter, rire, pleurer, seul, sans but, au hasard;
D'un sourire, d'un mot, d'un soupir, d'un regard
Faire un travail exquis, plein de crainte et de charme,
Faire une perle d'une larme:
Du poète ici-bas voilà la passion,
15 Voilà son bien, sa vie et son ambition.

Alfred de Musset.

Consolation.

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure:
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir....

20 Le regret d'un instant te trouble et te dévore;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier; laisse venir l'aurore;
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée;
25 Tu sens ton front peser et les genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée:
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière,
Ta mémoire, ton nom, ta gloire vont périr,
30 Mais non pas ton amour, si ton amour t'est chère:
Ton âme est immortelle, et va s'en souvenir.

Alfred de Musset.

Le Pélican.

Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
5 Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant la couvée,
10 Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur:
L'Océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son coeur.
15 Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
20 Jvre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
25 Et se frappant le coeur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
30 Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
35 De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un couvert à dilater le coeur.
Leurs déclamations sont comme des épées:
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

Alfred de Musset.

Les souvenirs du peuple.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille:
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça:
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai;
Il me dit: Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé!

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour:
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les coeurs étaient contents;
On admirait son cortège.
Chacun disait: Quel beau temps!
Le ciel toujours le protège.
Son souvire était bien doux;
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.

— Quel beau jour pour vous, grand'mére!
Quel beau jour pour vous!

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte;
J'ouvre. Bon Dieu! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assoit où me voilà,
S'écriant: Oh! quelle guerre!
Oh! quelle guerre!
— Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là.

J'ai faim, dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit: Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.
Il part; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère!
Vous l'avez encor!

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'à cru;
On disait: Il va paraître.
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.

Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère!
Fut bien amère!
— Dieu vous bénira, grand'mère,
5 Dieu vous bénira.

Béranger.

Les deux îles.

Il est deux îles dont un monde
Sépare les deux Océans,
Et qui de loin dominent l'onde,
Comme des têtes de géants
10 On devine, en voyant les cimes,
Que Dieu les tira des abîmes
Pour un formidable dessein;
Leur front de coups de foudre fume,
Sur leurs flancs nus la mer écume,
15 Des volcans grondent dans leur sein.

Ces îles, où le flot se broie
Entre des écueils décharnés,
Sont comme deux vaisseaux de proie,
D'une ancre éternelle enchaînés.
20 La main qui de ces noirs rivages
Disposa les sites sauvages
Et d'effroi les voulut couvrir,
Les fit si terribles peut-être,
Pour que Bonaparte y pût naître,
25 Et Napoléon y mourir!

„— Là fut son berceau! — Là sa tombe!“
Pour les siècles, c'en est assez.
Ces mots, qu'un monde naisse ou tombe,
Ne seront jamais effacés.
30 Sur ces îles à l'aspect sombre
Viendront, à l'appel de son ombre,
Tous les peuples de l'avenir;
Les foudres qui frappent leurs crêtes,
Et leurs écueils, et leurs tempêtes,
35 Ne sont plus que son souvenir!

Loin de nos rives, ébranlées
Par les orages de son sort,
Sur ces deux îles isolées
Dieu mit sa naissance et sa mort;
5 Afin qu'il pût venir au monde
Sans qu'une secousse profonde
Annonçât son premier moment;
Et que sur son lit militaire,
Enfin, sans remuer la terre,
10 Il pût expirer doucement!

Victor Hugo.

La laitière et le pot au lait.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
15 Ayant mis ce jour-là pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employait l'argent;
20 Achetait un cent d'oeufs; faisait triple couvée:
La chose allait à bien par son soin diligent.
„Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile,
25 S'il ne m'en laisse assez ponr avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable.
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
30 Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?"
Perrette là-dessus saute aussi, transportée;
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée!
La dame de ces biens, quittant d'un oeil marri.
35 Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,

En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait;
On l'appela le Pot au lait.

La Fontaine.

Le lion et le moucheron.

„Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre!"
5 C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
„Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie?
10 Un boeuf est plus puissant que toi:
Je le mène à ma fantaisie."
A peine il achevait ces mots
Que lui-même il sonna la charge;
Fut le trompette et le héros.
15 Dans l'abord il se met au large;
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son oeil étincelle;
Il rugit; on se cache, on tremble à l'environ;
20 Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle,
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
25 La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
30 Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat; le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire:
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
35 Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée;
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre qu'aux grands périls tel a pu se sous soustraire,
5 Qui périt pour la moindre affaire.

La Fontaine.

L'Un ou l'Autre.

C'était en Thermidor, à la Conciergerie.

Ils étaient là deux cents, parqués pour la tuerie.
Pêle-mêle, arpentant le sinistre préau.
La Terreur redoublait. Derniers coups du fléau
10 Sur les épis! Derniers éclairs de la tempête!
Sur Paris consterné, le sanglant coupe-tête
Fonctionnait sans trêve. Ils étaient là deux cents,
Condamnés ou du moins suspects, tous innocents,
Chaque matin, un homme à figure farouche
15 Entrait, puis, retirant sa pipe de sa bouche
Et lisant bien ou mal ses immondes papiers,
Appelait, par leurs noms souvent estropiés,
Ceux qu'attendait dehors la fatale charrette.
Mais l'âme de chacun à partir était prête;
20 Le nouveau condamné, sans même avoir frémi,
Se levait, embrassait à la hâte un ami
Et répondait: „Présent!“ à l'appel sanguinaire.
Mourir était alors une chose ordinaire;
Et tous, les gens du peuple et les gens comme il faut,
25 Du même pas tranquille allaient à l'échafaud.
Le Girondin mourait comme le royaliste.

Or, un jour de ces temps affreux, l'homme à la liste,
En faisant son appel dans le troupeau parqué,
Venait de prononcer ce nom: „Charles Leguay!“
30 Quand, partant à la fois, deux voix lui répondirent;
Et du rang des captifs deux victimes sortirent.
L'homme éclata de rire en disant: „J'ai le choix.“
L'un des deux prisonniers était un vieux bourgeois,
Débris de quelque ancien parlement de province,
35 En poudre, et qui gardait, sous son habit trop mince,

Très beau sous les haillons de son vieil uniforme.
L'homme à la liste, ayant poussé son rire énorme,
Reprit:
„Vous avez donc tous deux le même nom?
5 — Nous sommes prêts tous deux, fit le vieillard.
— Non, non,
Dit le greffier, il faut s'expliquer, quand je parle."
Tous les deux se nommaient Leguay; tous les deux,
Charle,
Tous les deux de la veille ils étaient condamnés.
10 Alors l'autre, roulant ses gros yeux avinés:
„Du diable si je sais qui des deux je préfère!
Citoyens, arrangez entre vous cette affaire,
Mais sans perdre de temps, car Samson n'attend pas."
Le jeune vint au vieux et lui parla tout bas;
15 L'héroïque marché fut très court à débattre:
„Marié, n'est-ce pas?
— Oui.
— Combien d'enfants?
— Quatre."
20 Le greffier répétait en riant: „Dépêchons!
— C'est moi qui dois mourir, dit l'officier. Marchons!"

François Coppée.

L'Automne.

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure,
Feuillages jaunissants sur les gazons épars!
Salut, derniers beaux jours! le deuil de la nature
25 Convient à la douleur et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

30 Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme au bord de mon tombeau;
L'air est si parfumé! la lumière est si pure!
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau!

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel:
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel?

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu!
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu!

La fleur tombe en livrant ses parfums au Zéphyre,
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux:
Moi, je meurs; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

Lamartine.